

jetai cette corde sur son dos en avant des hanches, la fis passer sous le ventre en avant du pis, la ramenai sur le côté et ayant passé le bout libre de la corde dans la boucle, je fis un nœud peu serré en demi-clef. Aussitôt qu'elle fut saillie, je tirai et serrai la corde si fort, que la vache ne pouvait ni faire d'efforts ni marcher. Je la laissai ainsi pendant cinq heures. Cette fois, elle était pleine. Après qu'elle fut vêlée, le taureau la saillit régulièrement pendant neuf mois, comme auparavant. Alors je lui mis encore la corde, et je réussis encore cette fois. J'ai aussi réussi avec d'autres vaches, en m'y prenant de la même manière."

Les chirurgiens vétérinaires, affirment que le même procédé a été employé avec succès sur des juments. Nous avons déjà entendu parler de ce moyen comme produisant sûrement le résultat voulu. Probablement qu'il réussirait de même sous les mêmes circonstances, appliqué aux autres animaux de la ferme.

Lorsque les animaux ne viennent pas en chaleur à des intervalles réguliers, on recommande de leur dilater le vagin, après quoi, l'on peut les faire saillir au bout de quelques jours et assurer la conception.

Des qualités personnelles du Fermier.

A notre demande spéciale, M. Mousseau nous envoie des notes prises au cours d'agriculture de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier, notes en tous points confirmées par sa longue expérience comme cultivateur pratique.

L'Agriculture est un des arts mécaniques les plus compliqués; elle exige des connaissances très-variées qui ne s'acquièrent que par des études sérieuses. En agriculture il ne faut pas confondre la science avec le métier. Le métier se borne à la connaissance restreinte et souvent imparfaite du sol et à la pratique machinale et routinière des cultures en usage dans la localité. La science au contraire, étudie, observe, et compare la culture de différents pays et en tire des procédés nouveaux, des méthodes plus parfaites en s'appuyant sur les sciences physiques dont elle doit connaître au moins les éléments. Il faut donc conclure que l'agriculteur vraiment instruit est celui qui joint à la connaissance de la pratique celle des sciences accessoires; et l'on peut ajouter que ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra tirer de son sol de grands bénéfices avec les moindres frais possible.

Mais l'instruction et le travail ne suffisent pas pour cultiver avec succès. L'agriculteur doit encore posséder d'autres qualités essentielles. Parmi les plus importantes nous distinguerons l'ordre, l'économie et la persévérance.

L'ordre ne consiste pas seulement comme on pourrait le penser à mettre chaque chose à sa place et à donner une place à chaque chose, mais plutôt à régler avec discernement ses travaux et l'emploi de son temps. L'économie ne consiste pas non plus seulement à régler les dépenses du ménage et à les mettre en rapport avec les revenus de la ferme, mais surtout à calculer le prix des malheurs et des opérations de culture de manière à ne jamais s'exposer à faire une avance en pure perte, et par dessus tout à surveiller les domestiques dans l'emploi de leur temps.

Si cette économie judicieuse dans le travail et l'emploi du temps se trouve secondée par l'économie dans le ménage et par une vie simple dans ses mœurs et ses goûts, l'agriculteur est assuré d'arriver à la fortune.

Ajoutons que le luxe a ruiné plus d'habitants que les fausses manœuvres, la grêle et les autres fléaux auxquels ils sont exposés.

L'agriculteur qui ne sait à quel système s'arrêter ou qui se laisse démoraliser par un échec ou un mécompte, ou qui à peine établi dans une localité n'a plus d'autre souci que celui

d'aller transporter sa tente ailleurs, comme cela se voit malheureusement trop souvent, disons-nous, celui-là court à une perte imminente.

A. MOUSSEAU.

Berthier en Haut.

Comment vivent les paysans français.

(Traduit de l'anglais.)

Etant anglais de naissance et d'éducation, et ayant consacré longtemps supposé que notre système de culture et nos lois régissant l'occupation du sol, étaient les meilleurs possibles. Il a fallu plusieurs années et plusieurs longs voyages pour me faire changer d'opinion. Bien que je respecte beaucoup la plus petite suggestion tombée des lèvres de l'illustre philosophe John Stuart Mill, je ne pouvais pas accepter ses vues quant au mérite relatif de la *grande* et de la *petite culture*. Il suffisait à mon esprit étroit de savoir que la moyenne de la récolte en Angleterre était de beaucoup plus élevée que celle de la France, que les bœufs français en général pesaient rarement plus que les deux tiers du poids des bœufs anglais, et j'en venais conséquemment à la conclusion que la culture de l'une devait être bien meilleure que celle de l'autre.

De profondes réflexions et de grandes recherches m'ont fait changer d'idée, bien qu'il soit certain que, il y a cinquante ans, il y avait une grande marge pour l'amélioration de la culture chez les paysans français et ceux des autres pays européens. Mais dans ces dernières années, la disparition pour ainsi dire complète des tenures seigneuriales, le sentiment de sécurité qui en résulte, particulièrement en ce qui concerne la propriété foncière qui a pris naissance depuis la mise en force du Code Napoléon, et les systèmes perfectionnés d'éducation qui ont ouvert les portes de la science au travailleur et à ses enfants, tout cela a contribué à faire du paysan paresseux et sans espoir dans l'avenir, du passé, l'homme actif et confiant en lui-même du présent qui ne craint plus maintenant la tyrannie et les extorsions de son seigneur et celles encore pires, parce qu'elles venaient d'un subordonné, de l'agent du seigneur; qui n'a plus d'inquiétude, excepté celle causée par la température, parfaitement maître de son temps et de son travail, libre et sentant qu'il l'est, le serf des Bourbons, au regard abattu, à l'air renfrogné et malveillant, aux appétits brutaux, au caractère bouffon, est devenu par degrés, ce qu'il est maintenant, et il peut se vanter que sa terre au lieu de produire des ronces pour du blé et des chardons au lieu d'orge, comme au temps d'Arthur Young et de ses Tours, est, sans exagération, aussi bien cultivée et aussi complètement améliorée que même les Lothians en Ecosse, et les comtés de l'Est en Angleterre.

Quelques hommes avaient, sans doute, quelques idées vagues d'un changement prochain avant que la grande révolution éclatât; mais personne ne parla aussi clairement de ce changement que ce cultivateur simple et franc de Suffolk. Il tira ses déductions de ce qu'il vit et non de ce qu'il avait entendu dire. Il sera peut-être intéressant pour quelqu'un de nos lecteurs, d'apprendre d'un témoin oculaire, absolument sans préjugés, quel peuple sont les paysans français d'aujourd'hui, et quel est leur genre de vie. C'est pour cela que je me permets de mettre sous leurs yeux le résumé d'un article qui est paru dans la "*Fortnightly Review*," mois d'octobre et novembre 1878.

Suivant ses propres assertions, Mr. Barham Zincke, un gentilhomme anglais, (ayant des préjugés, comme de raison,) qui avait longtemps partagé les mêmes opinions que j'ai confessé avoir été les miennes autrefois, se mit dans la tête de visiter la Limagne d'Auvergne, dans le but de s'assurer par lui-même, si le changement opéré dans la vie et les mœurs